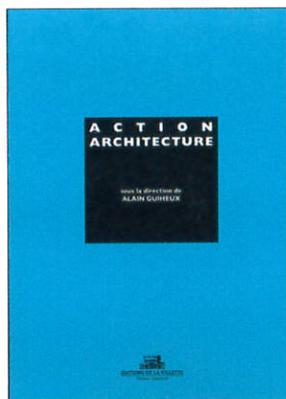


INVENTER DES RÉCITS

Résister, c'est créer, a-t-on pris l'habitude d'entendre de manière convenue. Et dans la division du travail contemporain, «l'architecture consiste à inventer des récits pour des héros, et à y faire vivre des gens ordinaires». Voici résumée par Alain Guiheux, la thèse qui, au fond, rassemble ces différents textes issus d'un cycle de conférences qui s'est tenu à l'École d'architecture de Paris-Val de Seine en 2008-2009: «Projeter/Stratégies pour le projet d'architecture». Il y est question d'un moment, d'une situation de l'architecture, exprimant pour aller vite une post-modernité dépassée. Et cet ouvrage sonne comme un double rappel: impératif de la réflexivité et nécessité de la «théorie» pour des architectes confrontés à un monde en rapide transformation qui les somme d'assumer leur rôle d'intellectuel. Ouvrant ce recueil, Roberto Gargiani s'interroge près de 20 ans après sa conception (1994) sur la Maison Lemoine à Floirac, «cette boîte mystérieusement suspendue sur des supports insolites et clairsemés». Récit et narration, le «mélodrame architectural» est au cœur du travail de Rem Koolhaas depuis 40 ans et semble depuis avoir investi l'ensemble de nos représentations. À sa suite, Dominique Rouillard interroge avec un indéniable talent critique le retour du futur que chacun a pu déceler ces dernières années à l'agenda des



« AU BOUT DU COMPTE, L'URBAIN VA DISPARAÎTRE POUR DEVENIR UN PRODUIT COMME LES AUTRES »

villes et donc de l'univers des urbanistes, architectes et autres prospectivistes. Chez nous, on ne compte plus les «Horizon 2020» (sinon 2030) et moins encore en Asie. Ce grand «marché de l'attractivité» ne se décline plus tant sous l'égide du progrès, vieille notion moderne, que sous l'impératif postmoderne du principe de plaisir: il «met en scène le futur comme le passé» qui sont porteurs d'affects équivalents. Le futur n'est plus tant une valeur qu'un message affectif qui en vient à brouiller les temporalités – jusqu'à énoncer un Lille 3000 ! De la croyance à l'outil de communication, le raccourci est édifiant. Cela rappelle un peu la première levée des *Cool memories* de Baudrillard où le sociologue constatait, à l'aube des années 80 mais déjà sous les auspices de «la Crise» chosifiée, que l'on s'envoie en l'air dans la prospective pour exorciser le manque de perspectives. C'est un peu le même type de nostalgie

du futur que l'on éprouve à la lecture de la contribution de Georges Teyssot et Samuel Bernier sur l'architecture numérique. Très référencé mais très pédagogique aussi, l'article retrace d'abord les origines, les années 50 et 60 avec les pionniers français, Paul de Casteljou et Pierre Bézier, et Nicholas Negroponte au MIT. Il fait ensuite un détour par les années 70 et la numérisation des banques de données au sein des grandes agences, à commencer par SOM, avant de se concentrer sur les années 90 et 2000, lorsque le numérique n'est plus seulement un outil mais devient une doctrine de conception. Passionnés sceptiques, empreints d'ironie par endroits, à l'image de la description de ce premier studio *paperless* qui durant l'année scolaire 1994-95 à Columbia «consomma beaucoup plus de papier qu'un atelier non numérisé», les deux auteurs n'en dessinent pas moins très sérieusement la carte provisoire de ce «vaste continent» que forment ensemble l'architecture et le numérique. Des essais de Catherine Maumi, Elizabeth Mortamais et Bruno Vayssière complètent le recueil. La post-modernité est par excellence une construction et non une essence. «Au bout du compte, nous dit Alain Guiheux, l'urbain va disparaître pour devenir un produit comme les autres, parce que le pivot en est l'individu et non la ville». La ville a été remplacée par des «situations construites» et l'architecture y est devenue un «dispositif» parmi d'autres, une manière d'arranger l'espace en vue d'obtenir un effet. **Jean-Louis Violeau**

ACTION ARCHITECTURE, Alain Guiheux (sous dir.),
Les éditions de la Villette, collection «Penser l'espace», Paris, 2011, 18 euros.



ART URBAIN

Pratiques illégales, hors cadre, œuvres spontanées, temporaires, le phénomène récent de l'art qui se crée dans la rue depuis une quarantaine d'années n'avait encore fait l'objet d'aucune étude détaillée. Anna Waclawek enseigne l'histoire de l'art à l'université Concordia de Montréal, a réuni dans cet ouvrage les clefs pour comprendre le graffiti, ses techniques et son vocabulaire. Connaître son évolution permet de comprendre en quoi le graffiti a ouvert la voie au street art – protéiforme qui, entre contestation et popularité, fait désormais partie à la fois de notre quotidien mais aussi de l'art de notre temps. Banksy, le Rat, Faile, Invader, Miss Van, Os Gemeas, Shepard Fairey ou encore Swoon, sont quelques-uns des graffeurs et artistes urbains dont les créations sont présentées et analysées ici.

Catherine Séron-Pierre

STREET ART ET GRAFFITI,
Anna Waclawek.

Thames & Hudson, collection L'univers de l'art n°10
208 pages, 200 illustrations, 17,20 euros.